



1^{re} Année.

N° 4.

Avril 1857.

Revue africaine



GÉNÉRALITÉS ARCHÉOLOGIQUES.

Pour peu qu'on tienne à ne pas être rangé parmi les antiquaires si plaisamment décrits par Walter-Scott, il faut se garder avec soin de certains écueils dont la carrière archéologique est semée ; par exemple de croire avec trop de facilité que ce qu'on observe pour la première fois n'a été vu par personne ; — d'observer à la hâte et de conclure trop vite d'après quelque fait isolé ; d'accepter sans contrôle les assertions des livres anciens et des modernes, ou de les rejeter trop précipitamment.

Quand on se sera bien pénétré de ces préceptes purement négatifs, on devra en méditer d'autres d'une nature toute positive. Nous nous expliquons.

Dans la recherche et la discussion des positions antiques, on a pour guides principaux les *Tables* de Ptolémée, la *Carte* de Peutinger et l'*Itinéraire* d'Antonin, qui sont à peu près les seuls ouvrages où l'on trouve des chiffres de distances. Mais ces documents nous sont arrivés par des copies d'une date bien postérieure aux originaux ; de sorte que les fautes des scribes successifs se sont ajoutées à celles que les auteurs avaient pu commettre de leur côté. De là, des obscurités, des divergences, des contradictions, même, qu'on ne peut éclaircir, expliquer et concilier qu'autant que l'on connaîtrait cette géographie comparée que, précisément, l'on s'efforce d'apprendre. On se trouve donc, dès le début, enfermé dans un cercle vicieux dont il n'y aurait pas moyen de sortir, si l'expérience et la réflexion, opérant sur le terrain même des faits, ne fournissaient à la longue certains principes généraux peu nombreux, mais très-féconds en résultats utiles, parmi lesquels nous citerons ceux-ci :

1° La civilisation romaine a pénétré dans l'Afrique septentrionale de l'Est à l'Ouest, et la dévastation vandale a procédé en sens con-

traire. Aussi, les Romains ont plus fondé et construit dans la partie orientale que dans l'autre, et il s'y est moins détruit de leurs œuvres. Arrivés de ce côté, les Barbares de Genséric, déjà las de démolir, songèrent à se fixer dans le pays et se contentèrent d'abattre les remparts et les fortifications. Ces obstacles artificiels eussent pu, en effet, donner, plus tard, de l'embarras à ce peuple de cavaliers, étranger à l'art d'assiéger les places.

2° Les ruines antiques, situées à portée des centres de populations modernes, ont été et sont encore mises à contribution pour les matériaux de construction. De là, un déplacement de pierres, qui oblige l'archéologue à se tenir en garde, quant à la provenance des documents épigraphiques qu'il rencontre dans les cités arabes ou françaises. Ainsi, il y a une inscription de *Rusgunia* (Matifou), dans les magasins qui sont sous la Place du Gouvernement, à Alger; il y en a une de *Tipasa* (1) (Tfassedt) sur le rempart du Fort-de-l'Eau. Cependant, lorsque la ville moderne est très-petite et que la cité romaine dont elle occupe l'emplacement était fort considérable, — comme Cherchel, par exemple, comparé à *Julia Caesarea*, — on peut être certain que les antiquités qu'on y observe appartiennent au lieu même; car on a pu y prendre des matériaux, mais on n'a eu aucun besoin d'en apporter d'ailleurs.

3° Quant aux ruines situées dans la région de la tente et du gourbi, loin des villes actuelles, elles sont toujours aussi intactes que les ravages du temps ont pu le permettre. On n'y a rien pris, encore moins apporté; on n'y a même presque jamais rien dérangé. Quelques faibles fouilles pour la recherche des trésors, un petit nombre de dégradations commises pour arracher le métal qui scellait des pierres; à cela se bornent les actes de vandalisme qu'on peut reprocher aux Indigènes (2).

(1) Il y a deux *Tipasa* en Algérie: la plus connue ici est entre le Koeur Roumia et Cherchel; l'autre, appelée aujourd'hui *Khemissa*, est à l'Est de Constantine.

(2) Les Arabes et surtout les Vandales sont journellement accusés de certains actes de destruction auxquels ils nous semblent être fort étrangers. Si, par exemple, l'on découvre une statue mutilée, on s'en prend aussitôt aux compagnons de Genséric ou de Sidi-Okba; on ne réfléchit pas que les chrétiens, dans leur zèle à effacer les traces matérielles du paganisme, ne leur avaient pas laissé grand'chose à faire en ce genre. *Suum cuique*: les Vandales et les Arabes ont bien assez de répondre des dévastations et des destructions dont ils sont réellement coupables, sans qu'on leur attribue celles des autres.

4° Il y a des signes naturels ineffaçables qui précisent plusieurs localités et offrent de précieux jalons pour déterminer celles qui les environnent. Par exemple, *Salinae Tubonenses*, Salines ou Chot de Tobna dans le Hodna.

Aquae calidae, *Ad aquas*, *Ad piscinam*, *Ad duo flumina*, *Ad calceum Herculis*, *Ad plumbaria*, *Flumen salsum*, etc., expriment également des particularités physiques qui, à toutes les époques, ont frappé les habitants du pays, et ont déterminé l'imposition de ces noms caractéristiques. Les Romains en appelant *Flumen salsum* le *Souf melleh* des Berbers, les Arabes, en le nommant *Oued el malah* et les Espagnols *Rio salado*, se sont traduits les uns les autres, ou, pour mieux dire, ils ont obéi au même instinct qui pousse les hommes à désigner les localités par les circonstances remarquables qu'elles leur présentent.

5° Les caractères naturels du sol ne servent pas seulement à déterminer des points isolés, ils indiquent aussi des lignes entières. Sur un terrain aussi fortement accentué que celui de l'Algérie, ces lignes sont faciles à reconnaître, et on peut désigner à priori le passage des grandes voies romaines, quand on a attentivement exploré le pays; car ce passage est presque toujours obligé, au moins sur un ou plusieurs points qui déterminent fatalement tous les autres. Ainsi, la belle vallée du Chélif, depuis son confluent avec la Mina jusqu'à sa rencontre avec Oued-Harbel, puis le plateau des Beni-Sliman qui la continue à l'Est entre Berrouaguia et Aumale, constituent une excellente ligne militaire, politique et agricole, qui a été appréciée par les Romains, comme elle le méritait. Nous-mêmes y avons rencontré leurs traces sans les chercher, lorsque nous avons fondé Orléanville et la Zmala de Berrouaguia. Tout peuple intelligent sera conduit aux mêmes résultats dans des circonstances analogues.

La connaissance de ces grandes lignes obligées, conséquence naturelle de l'étude directe du terrain, écarte bien des obstacles dans l'examen des questions de géographie comparée.

6° Ces grandes lignes, indiquées par la nature du pays, sont aussi jalonnées par des gisements de ruines qui offrent un excellent moyen de contrôle, si l'on en mesure l'espacement avec exactitude, si l'on en apprécie bien le caractère; car, dans les contradictions si fréquentes entre les textes anciens — qui, souvent, ne donnent que des évaluations approximatives, — ce sont autant d'éléments de solution qu'il faut soigneusement recueillir. On ap-

prendra ainsi à distinguer le poste purement militaire de la *villâ rustica*, la simple station postale de la bourgade proprement dite, et l'on pourra asseoir les synonymies sur les bases les plus rationnelles et les plus solides.

7° Le peuple romain fut en même temps guerrier et colonisateur ; ces qualités dominantes éclatent partout et dans toutes ses créations. Il faut donc les retrouver en Afrique comme ailleurs. Ceci est encore une indication précieuse, qui devra guider, dans la recherche de ses artères principales de communication. On ne confondra donc pas, avec les cités vraiment romaines, ces nombreuses villes berbères dont Ptolémée seul nous révèle les noms, noms que nous ne pouvons guère appliquer sur le sol, grâce à l'inexactitude presque constante de ses évaluations en latitude et longitude. Mais nous pouvons être bien sûrs que ces villes, antérieures à l'installation italique, s'étaient fondées d'après des principes très-différents de l'idée romaine, ou, pour mieux dire, d'après un principe unique et tout contraire, l'isolement. Distribués sur le sol par nombreuses peuplades souvent ennemies et ayant toutes une aversion instinctive pour l'unité de commandement, les Berbers ne pouvaient avoir la pensée d'occuper des lignes étendues, reliées systématiquement : ils ne songeaient qu'à se retrancher sur les points les plus inaccessibles, sans chercher à les rattacher entre eux. L'ensemble de leurs bourgades était donc, — qu'on nous permette cette comparaison, — ce que sont aujourd'hui leurs masses de combattants dans une action de guerre : des groupes de tirailleurs disséminés confusément, et dont chacun se place et agit pour son propre compte.

Les établissements romains, au contraire, formaient comme un corps discipliné, compacte, régulièrement disposé, dont toutes les fractions se relient, se soutiennent réciproquement et opèrent, d'après une impulsion unique, en vue d'un but rationnellement déterminé à l'avance.

En un mot, les villes berbères, bâties sous l'empire de la peur, peur des exactions des chefs, peur des entreprises des voisins hostiles, reposaient essentiellement sur une idée défensive. Les établissements romains, fondés avec l'intention de consolider la conquête, d'en obtenir et d'en assurer toutes les conséquences utiles, avaient un double caractère offensif et défensif. Ils étaient organisés pour résister aux révoltes qui surgissaient souvent au milieu d'une population aux instincts vivaces d'indépendance, ils devaient commander et protéger le pays soumis, maintenir les peuplades douteuses et

menacer celles qui n'avaient pas encore subi le joug ou l'avaient secoué momentanément ; enfin , ils occupaient et protégeaient des lignes agricoles et commerciales de la plus haute importance.

Le système auquel ils s'étaient arrêtés a été si bien conçu , le réseau si habilement agencé que , dans les progrès de notre occupation , nous rencontrons , presque toujours , les traces romaines dans les endroits qui nous semblent le mieux convenir à tous égards pour un établissement.

8° Les analogies de noms de localités offrent des données utiles , mais qu'il faut employer avec beaucoup de précaution ; car si *Malliana* des Romains se retrouve presque intégralement dans le *Miliana* moderne , *Thamugadis* dans Timgad , *Tubona* dans Tobna , Djmila n'est pas *Gemellae* , mais *Cuiculum* , pas plus que *Tipasa* (de l'Est) n'est Tebessa.

Quand ces analogies de noms ne sont pas trompeuses , il ne faut pas dire que les Indigènes ont emprunté la désignation locale aux Romains ; car c'est généralement le contraire. Les Romains n'ont pas toujours imposé de nouveaux noms ; ils ont plus souvent accepté ceux qu'ils trouvaient usités de temps immémorial. Quand ils sont partis , les gens du pays n'ont conservé de leur nomenclature géographique que les noms vraiment nationaux , et qui avaient précédé de beaucoup l'arrivée de leurs vainqueurs.

Constantine est une des rares exceptions à cette règle : les Indigènes ont oublié l'ancien mot *Cirta* et disent aujourd'hui *Kossantina* , dont l'origine est évidemment romaine.

9° Les synonymies , obtenues par l'emploi des règles précédentes doivent toujours être présentes à l'esprit dans les études comparatives , afin que l'horizon de l'observateur ait constamment toute l'étendue que l'état de la science comporte , et que la marche vers de nouvelles découvertes parte toujours du point extrême que l'on avait déjà atteint. Il n'est que trop fréquent en archéologie de voir remettre en question ce qui était définitivement acquis à la géographie comparée , et ne pas tirer des découvertes déjà faites toutes les conséquences qu'elles renferment.

En suivant les principes qui viennent d'être exposés , on peut se créer une marche à peu près sûre dans les investigations historiques , leur donner un caractère de certitude et les éloigner de ce domaine du hasard et de la fantaisie où nous avons vu s'égarer beaucoup d'antiquaires algériens.

A. BERBRUGGER.

AIN TEMOUCHENT (Timici).

Nous avons décrit dans notre premier numéro (p. 49 et 50) un curieux bas-relief trouvé à cet endroit parmi les débris de *Timici colonia*. Nous allons compléter ce travail en donnant aujourd'hui l'énumération des autres objets antiques qui ont été recueillis dans la même localité. Nous avertissons le lecteur que les originaux n'ont point passé sous nos yeux, et que nous décrivons d'après un travail fait par le service du Génie militaire et intitulé : *Fac simile des pierres avec inscriptions et autres objets trouvés dans les ruines romaines d'Ain Temouchent (de l'Ouest)*.

N° 1.

D. M. S.
HAERENIA
LVCIOSA
VIX. AN. LXXX
HAERENIA
LVCIOSA
MATRI C.

« Aux Dieux Mânes! Haerenia Luciosa a vécu 80 ans. Haerenia Luciosa a fait [ce monument] à sa mère. »

Cette épitaphe est gravée dans un cadre à moulures sur une pierre à fronton, haute de 0, 66 sur 0, 50. Les lettres AN du milieu de la 4^e ligne sont liées. A la dernière ligne, il y a entre le mot *Matri* et la lettre C un espace où se trouvaient sans doute les lettres FE qui avec l'autre constituaient une abréviation du mot *fecit*.

Cette dédicace funéraire n'a de remarquable que l'identité des noms et des prénoms de la mère et de la fille.

N° 2.

D. M. S.
RVTILIO FELICI ET RVT
ILIO MVNIANO FR
ATRIBVS RVT. FRAT
EORVM FEC.

« Aux Dieux Mânes! Aux frères Rutilius Felix et Rutilius Munianus, leur frère Rutilius a fait [ce monument]. »

N° 3.

D. M. S.

RVTILIO FELICI PATRI ET
ELIAI SGESAI MATRI
RVTILIYS FILIYS
FEC.

« Aux Dieux Mânes ! A son père Rutilius Felix et à sa mère Elia Sgesa, leur fils Rutilius a fait [ce monument]. »

Le n° 2 est une pierre haute de 0,53 et large de 0,51; le n° 3 a 0,49 sur 0,49.

Les deux inscriptions sont gravées dans un cadre carré dont la partie supérieure est arrondie et se lie par les extrémités à une espèce de guirlande, ce qui lui donne la forme d'un œil, au milieu duquel est la lettre M, de la formule *Dis manibus sacrum*, accompagné de trois rosaces.

Nous avons cru devoir lire au commencement de la 3^e ligne du n° 3: ELIAE SGESAE, nom qui paraît être d'origine berbère.

N° 4.

Q. B. FF. SIL. EQVITES
DEAE MAGNE VRGN
CAELESTI RESTITVERVNT
TEMPLVM NVMINE IPSO DI
CTANTE EQVITES CONSTANT EREV
M. TEMPLVM RESTITVERVNT

La pierre où on lit cette inscription a 0,46 de hauteur sur 0,83 de largeur; elle est entourée d'une moulure.

A la fin de la 1^{re} ligne, les lettres VITE du mot *equites* sont liées.

A la 2^e, les lettres finales NE du mot *magne* le sont également; et le mot VIRGINI est écrit sans voyelles comme nous l'avons reproduit.

A la 3^e ligne, TITVE et NT de *restituerunt* sont liés.

A la 4^e, VM de *templum* est lié ainsi que toutes les lettres de *numine*, sauf la première; IP de *ipso* est également lié.

A la 5^e ligne, NT de *constant*, forme un sigle.

A la 6^e, TE de *templum* et TI de *restituerunt* donnent lieu à la même observation.

Cette grande déesse, vierge céleste à laquelle des chevaliers avaient restitué un temple qu'ils lui restituent de nouveau avec constance et d'après son inspiration, est-elle Cybèle *Magna dea*, ou la déesse Céleste de Carthage ? Si l'épithète « vierge céleste » ne paraît pas convenir à l'amante du bel Athys, on peut invoquer un de ses noms, celui de « vieille Vesta » qui ramène à des idées de virginité. Cette brumeuse déesse, comme l'appelle un mythologue moderne, prête d'ailleurs aux suppositions les plus contradictoires.

n° 5.

IMP. CES. L. SEPTIMIO SEVERO PIO
PERTINACI AVG. ARABICO ADIABE
NICO PARTHICO MAXIMO III
IMAGINEM ARGENTEAM LIBRARVM
TRIVM
.....IVS IANVARIVS EX
DEC. VETERANVS OB HONOREM
...G. AERE SVO POSVIT

« A l'Empereur César Lucius Septimius Severus, pieux, pertinax, auguste, arabe, adiabénique, trois fois grand parthique; —ius Januarius a consacré à ses frais une image d'argent du poids de trois livres, à l'occasion des honneurs de l'augurat (?) à lui conférés. »

A la 1^e ligne, le premier A manque dans l'abréviation du mot CAESAR; la partie supérieure du mot PIO est effacée.

A la 2^e ligne, N et A sont liés dans PERTINACI.

A la fin de la 4^e ligne, V et M sont liés dans le mot LIBRARVM.

La pierre où cette inscription est gravée est haute de 0,49 et large de 0,69; un filet l'entoure.

Le titre de grand parthique fut décerné par le Sénat à Septime Sévère, dans l'année 198 de J.-C., lors de sa deuxième expédition contre les Parthes. Il avait refusé le titre de parthique à la première, pour ne pas blesser l'amour propre de ces populations. Quant aux caractères qui terminent la 3^e ligne, en supposant qu'il n'y ait pas d'erreur de la part du copiste, ils signifieraient que Septime Sévère aurait obtenu ou mérité trois fois la qualification de parthique, ce qui reste à concilier avec l'histoire de ce prince.

n° 6.

D. M. S.
MESVLEOLVS
RESVS PONPONIVS
QVI VIXIT AN. RLVS
M. XLI FE PRECESSIT
IN PACE DM ET DISC
ESSIT SETIMO CALEN
DAS ACVSTAS AN. P.
C.....V

Il n'y a aucune séparation de mots ni aucun signe de ponctuation dans cette épitaphe dont nous allons essayer de rétablir le texte un peu altéré par le lapicide ou par le copiste :

Deo maximo sanctissimo — Mesuleolus Resus Ponponius — qui vixit annis plus — minus XLI f. e. precessit — in pace Domini et disc — essit septimo calen — das augustas, anno provinciae — C.....V

« Au Dieu très-grand, très-saint! Mesuleolus Resus Ponponius, qui a vécu 41 ans, plus ou moins, a précédé son fils (?) dans la paix du Seigneur, et est mort le sept des calendes d'août (26 juillet) de l'année provinciale C.....V »

Cette inscription, évidemment chrétienne, ne laisse aucun doute sur le sens particulier que les chrétiens donnaient aux lettres D. M. S. abréviation de *Dis manibus sacrum*, quand ils les employaient sur leurs sépultures. Voir à ce sujet le n° 3 de la *Revue africaine*, p. 221.

Il ne reste que le premier et le dernier chiffre de la date provinciale qui devait se composer de six caractères, en supposant que le copiste ait reproduit fidèlement les distances relatives.

Cette épitaphe est gravée sur une plaque de marbre haute de 0, 33 et large de 0, 42. La forme des lettres est grossière et on a vu que l'orthographe est assez négligée.

Outre ces documents épigraphiques, on a trouvé dans les ruines de *Timici* (Aïn Temouchent) les objets suivants :

1° Une statuette en bronze haute de six centimètres. La tête et l'avant-bras gauche manquent. Le personnage est nu, sauf aux épaules où l'on aperçoit entre le bras gauche et le corps une amorce de manteau court ou chlamyde dont une extrémité descend au-dessous de l'enfourchure.

2° Une des deux pièces d'un moulin à bras, celle qui était fixe et portait sur le sol.

3° Quatre vases de ménage en argile.

4° Deux petites lampes funéraires à becs simples. Sur l'une d'elles, on voit un poisson, emblème essentiellement chrétien ; sur l'autre, on remarque un animal en course qui peut être aussi bien un mouton qu'un chien.

Nous ignorons si d'autres objets ont été découverts à Temouchent et même si ceux que nous venons de décrire s'y trouvent encore. Ce doute nous fournit l'occasion de renouveler le vœu qu'un lieu de dépôt soit enfin créé à Oran pour recevoir les antiquités de la province.

Nous ne terminerons pas cet article sans signaler une erreur assez grave du savant auteur de *Africa christiana*.

Après avoir rappelé que la localité qui nous occupe est appelée « *Oppidum Timici* » dans Pline, et *Timice* par Ptolémée ; après avoir cité les deux seuls évêques timicitains dont les noms soient parvenus jusqu'à nous, Morcelli ajoute (T. I, p. 325) : *Legioni Augustae tertiae inter alia adtributum fuisse Ptolomaeus idem significat (L. 4, C. 3)*.

Il résulterait de ce passage que *Timici* appartenait à la circonscription militaire de la 3^e légion romaine dont le chef-lieu se trouvait en Numidie, à Lambèse, au Sud de Constantine. Cela paraît d'autant plus extraordinaire que la Mauritanie a eu sa légion spéciale, la 2^e qui avait son siège à Cartennae (Ténès).

En étudiant le chapitre consacré par Ptolémée à la 3^e légion impériale, on trouve, en effet, *Timica* dont le nom est presque identique à *Timici*. Mais cette mention, placée dans une liste de positions indiquées entre la ville de Thabraca et le fleuve Bagrada, appartient évidemment à un lieu situé sur les frontières d'Alger et de Tunis et n'a par conséquent aucun rapport avec l'établissement romain dont les ruines sont aujourd'hui connues sous le nom d'*Aïn Temouchent*.

A. BERBRUGGER.

